

Pablo Neruda

Six poèmes

(extraits de *Residencia en la Tierra*, I et II)
traduit de l'espagnol (Chili) et présenté par François Géral

Les deux premiers volumes de *Residencia en la Tierra*, respectivement élaborés dans les années 1925-1932 et 1933-1935, sont peu familiers au public francophone. Pourtant, cette oeuvre majeure du premier XX^e siècle, au retentissement immédiat et fulgurant auprès des poètes espagnols de la génération de 27 (Alberti, Lorca, Aleixandre, Hernández, etc.), a eu un retentissement durable sur les Lettres hispaniques. En témoignent, dans les années 1970, les propos emblématiques d'un Julio Cortázar insistant sur cette « mutation radicale de notre langage le plus profond, dans une oeuvre qui fonde, annonce et assure les retrouvailles de l'homme latino-américain avec lui-même »¹.

Une telle méconnaissance s'explique par le bouleversement de l'esthétique nérudivienne à partir de la fracture de la guerre civile espagnole qui, dans les années 50, allait conduire le poète engagé de *Canto General* à renier cette oeuvre, avant d'en revenir à une position plus nuancée².

Sa diversité quelque peu déroutante, ajoutée à la difficulté propre à une oeuvre qui, à la lecture, *résiste* plus que d'autres recueils nérudiviens, constitue une autre explication. Au moment d'en achever la rédaction, Neruda écrivait : « Tout [le recueil] relève d'un mouvement égal, d'une égale pression, et il s'est développé dans la même région de ma tête, avec le même genre d'insistantes vagues »³. Les deux premières *Residencias* n'en sont pas moins d'une extrême variété, pas seulement en termes de longueur et de forme : différentes esthétiques y sont convoquées et expérimentées tour à tour, voire simultanément ; si les premières compositions appartiennent encore à la mouvance symboliste, certains poèmes des années 30 témoignent, plus que d'une influence des surréalistes sur le poète chilien, d'une coïncidence de points de vue, pour reprendre les termes de Saúl Yurkiévich.

Autant d'incitations à une retraduction⁴... Inséparable d'une analyse minutieuse de chacun des textes⁵, l'échantillon ici proposé, qui se veut représentatif de l'ensemble, est le fruit d'un travail mené en collaboration avec quelques élèves de l'École Normale Supérieure au cours de l'année 2001-2002 : à Florence d'Artois, Emmanuelle Pérez et Francisco Roa Bastos, je tiens à exprimer ma gratitude pour leur active participation à cette expérience. Que soit également remercié mon ami Jean-Nicolas Illouz, qui a bien voulu relire ces pages et me faire généreusement part de ses suggestions.

1. In « carta abierta a Pablo Neruda » (*Revista iberoamericana*, n° 82-83, enero-julio 1973, p. 26 : je traduis). Pour Cortázar, la dimension révolutionnaire de la poésie nérudivienne, avant d'être idéologique, est proprement poétique : « les poèmes des deux premières *Residencias* contiennent toute la poésie future et te contiennent, que tu le veuilles ou non, en tant que poète révolutionnaire » (*ibid.*, p. 23).

2. Cette revalorisation *in fine* est manifeste dans les passionnants mémoires posthumes de Neruda parus sous le titre *Confieso que he vivido* (« Je crois que *Residencia en la tierra*, livre sombre et essentiel, autant que *Las uvas y el viento*, livre de grands espaces et d'abondante lumière, ont le droit d'exister quelque part. Et je ne me contredis pas en disant cela », Barcelona, Seix Barral, 1993 [1^{re} éd. 1974], p. 403).

3. « Todo tiene igual movimiento, igual presión, y está desarrollado en la misma región de mi cabeza, con una misma clase de insistentes olas ». (Lettre à José Santos González Vera citée par H. Loyola in P. Neruda : *Residencia en la Tierra*, Madrid, Cátedra, 1999, introducción, p. 24).

4. Il existe une seule traduction intégrale en français, peu satisfaisante, de *Residencia en la Tierra* (I, II). Parue sous le titre *Résidence sur la terre*, elle est signée Guy Suarès (Poésie Gallimard, 1969 et 1972). Quelques poèmes épars ont également été traduits en France, Belgique ou Suisse (notamment par Robert Marrast, Jean Garamond, ou Alice Gascard), et publiés le plus souvent dans des revues confidentielles...

5. Le texte espagnol utilisé est tiré de la récente édition des *Obras Completas* de Pablo Neruda, t. I (Barcelona, 1999 [1935], Galaxia Gutenberg – Círculo de Lectores). Toutefois, nous nous sommes également reportés à l'édition de H. Loyola déjà citée, qui présente l'avantage de faire état de toutes les *variantes* textuelles.

FAIBLE DE L'AUBE

Le jour chers aux infortunés, le jour pâle paraît
dans une déchirante odeur froide, dans la grisaille de ses forces,
sans grelots, l'aube s'égouttant de toutes parts :
c'est un naufrage dans le vide, tout environné de pleurs.

Car elle a déserté tant de lieux, l'ombre humide et taciturne,
déserté tant de méditations vaines, tant de parages terrestres
où elle devait occuper jusqu'à la promesse des racines,
tant de formes aiguës qui se défendaient.

Moi, je pleure au milieu des choses envahies, parmi la confusion,
parmi la saveur grandissante, prêtant l'oreille
à la circulation seule, à l'accroissement,
cédant au hasard le pas à ce qui survient,
à ce qui surgit avec son cortège de chaînes et d'oeillets,
moi, je songe, soutenant le poids de ce qui me reste d'exigence.

Rien ne se hâte, rien ne s'égaie, nulle forme orgueilleuse,
tout apparaît, tout se produit dans l'évidence du dénuement,
la lumière sort des paupières de la terre
non pas comme le son de la cloche, mais plutôt comme les larmes :
le tissu du jour, avec sa faible toile,
sert de pansement pour malades, sert de signe
d'adieu, par-delà l'absence :
couleur tout au désir de s'imposer,
de recouvrir, d'avalier, de triompher, de creuser des distances.

Je suis seul au milieu de matières disloquées,
la pluie tombe sur moi, et elle me ressemble,
elle me ressemble par son égarement, par sa solitude au sein d'un monde mort,
repoussée qu'elle est dans sa chute, informe et obstinée¹.

(*Débil del alba*)

1. Toutes les éditions en espagnol ponctuent de la même façon le dernier vers du poème : « rechazado al caer, y sin forma obstinada ». Amado Alonso, auteur du meilleur ouvrage critique paru à ce jour sur *Residencia*, lisant l'adjectif « obstinada » en étroite corrélation avec le substantif « forma », y voit l'emblème d'un mode de perception constamment à l'oeuvre dans ce recueil : « Le monde est un chaos de matières branlantes au sein duquel notre besoin de vivre et notre prurit intellectuel introduisent un ordre ; mais le poète perçoit le monde d'une façon étrange, et il est capable de se libérer de l'ordre (forme) que le sens pratique introduit » (« El mundo es un caos de materias desvinciadas en el cual nuestra necesidad de vivir y nuestro prurito intelectual introducen un orden ; pero el poeta es un perceptor extraño del mundo, capaz de librarse del orden (forma) que el sentido práctico introduce », *Poesía y estilo de Pablo Neruda*, Madrid, Gredos, 1997 [1951], p. 186). Cette lecture inciterait à traduire ainsi : « [la pluie]... repoussée dans sa chute, et sans forme obstinée ». Toutefois, H. Loyola propose de relier « obstinada » à l'antécédent « lluvia » : la pluie, dépourvue de forme, n'en est pas moins obstinée. Cette lecture présente l'avantage d'intégrer « obstinada » à la série « solitaria », « rechazada », dans la mesure où la ténacité est un trait fondamental de l'autoportrait du sujet néruvien, dans *Residencia*. Pour cette raison, nous avons choisi d'introduire une virgule dans la version française.

LA NUIT DU SOLDAT

À moi de revivre la nuit du soldat, le temps de l'homme sans mélancolie ni désir de mort, le temps de celui qui a été jeté au loin par l'océan et une vague, et qui ne s'est pas rendu compte que l'eau amère l'a séparé et qu'il vieillit, lentement et sans crainte, occupé à ce qu'il y a de plus normal dans la vie, une vie sans cataclysmes ni absences, bien dans sa peau et son costume, sincèrement obscur. Ainsi donc, je fréquente des camarades stupides et joyeux, qui fument et crachent et boivent horriblement, et qui soudain tombent, mortellement atteints. Car où sont la tante, et la fiancée, et la belle-mère, et la belle-sœur du soldat ? Peut-être est-ce d'ostracisme ou de malaria qu'ils meurent, froids et jaunes, émigrant sur un astre de glace, une terre de fraîcheur où ils reposeront enfin, parmi des filles et des fruits glacials ; et leurs cadavres, leurs pauvres cadavres en feu iront, gardés par des anges d'albâtre, dormir loin de la flamme et de la cendre.

Au fil des jours qui tombent, sommés de succomber au soir, je vague, montant une garde inutile, et je passe parmi des marchands mahométans, parmi des gens qui adorent la vache et le cobra, je passe, moi qu'on n'adore pas et dont le visage est quelconque. Les mois ne sont pas inaltérables, et parfois il pleut : il tombe, de la chaleur du ciel, une imprégnation muette comme la sueur, et sur la végétation luxuriante, sur l'échine des bêtes féroces, silencieusement, ces plumes humides s'entrelacent et s'allongent. Eaux de la nuit, larmes de la mousson, salive au goût de sel répandue comme l'écume du cheval, lente à s'accroître, avare en éclaboussures, ébahie dans son vol.

Qu'est donc aujourd'hui devenue la curiosité professionnelle, la tendresse résignée dont la quiétude même faisait brèche, la lucidité resplendissante dont l'éclat me revêtait d'ultra-bleu ? Me voici absorbant l'air comme un nouveau-né, mécaniquement, d'une patience viscérale, résultat des aliments et de l'âge accumulés chaque jour, dépouillé de mes habits de vengeance et de ma peau d'or. Les heures d'une seule saison roulent à mes pieds, et un jour mêlé de nuit est presque toujours immobilisé au-dessus de moi.

Alors, de temps à autre, je visite des filles aux yeux et aux hanches juvéniles, des êtres dont la coiffure brille d'une fleur jaune comme l'éclair. Elles portent des bagues à chacun de leurs doigts de pied, et des bracelets, et des anneaux aux chevilles, et aussi des colliers de couleur, des colliers que je retire et examine, parce que je veux, pour ma part, me surprendre devant un corps ininterrompu et compact, et ne pas retenir mon baiser. Je soupèse de mes bras chacune de ces nouvelles statues, et je bois son vivant remède d'une mâle soif, en silence. Etendu, d'en bas, je laisse aller mon regard sur la fugitive créature, remontant le long de son être nu jusqu'à son sourire : géante, en forme de triangle renversé, elle est soulevée en l'air par deux seins en forme de globes, dressés devant mes yeux comme deux lampes à la blanche lumière d'huile et aux douces énergies. Je m'en remets à son étoile brune, à la chaleur de sa peau ; et elle demeure immobile sous mon torse comme un adversaire malheureux, aux membres lourds et faibles, ondulant sans défense, ou bien, tournant sur elle-même comme une roue pâle – bras et jambes en croix et doigts ouverts –, agile, profonde, le corps replié en cercle, comme une étoile en désordre.

Hélas, de chaque nuit qui passe, il y a comme une braise abandonnée qui se consume seule et tombe enveloppée de ruines, au milieu de choses funéraires. Et moi, j'assiste comme à l'ordinaire à ce qui va cesser, paré d'armes inutiles, pétri d'objections détruites. Je garde les vêtements et les os légèrement imprégnés de cette matière semi-nocturne : c'est une poussière temporelle qui s'unit à moi peu à peu, et le Substitut divin veille parfois à mes côtés, respirant avec obstination, l'épée dressée.

(La noche del soldado)

MONSIEUR SEUL

Les jeunes homosexuels et les filles amoureuses,
et les longues veuves en proie à la délirante insomnie,
et les jeunes dames engrossées il y a trente heures,
et les chats enroués traversant mon jardin ténébreux,
pareils à un collier de palpitantes huîtres sexuelles,
encerclent ma résidence solitaire,
comme des ennemis postés contre mon âme,
comme des conspirateurs en tenue de nuit
échangeant au signal de longs baisers épais.

Le radieux été conduit les amoureux
en régiments uniformes et mélancoliques,
composés de couples maigres et gros, tristes et joyeux :
sous les élégants cocotiers, entre l'océan et la lune,
il y a une vie incessante de pantalons et de jupons,
une rumeur de bas de soie que l'on caresse,
et des seins de femmes qui brillent comme des yeux.

Le petit employé, après tant et tant,
après tant d'embêtements hebdomadaires, tant de romans lus au lit la nuit,
est enfin parvenu à séduire sa voisine
et il l'emmène dans ces minables cinémas de quartier
où les héros sont des canassons ou des princes enamorés,
et il caresse ses jambes recouvertes de doux duvet
avec ses mains ardentes et moites sentant la cigarette.

Voici que s'unissent comme deux draps pour m'ensevelir
les soirées du séducteur et les nuits des époux,
et les heures après déjeuner où les jeunes étudiants,
les jeunes étudiantes, et les prêtres se masturbent,
où les animaux forniquent sans détour,
où les abeilles répandent une odeur de sang, et où les mouches vrombissent
[de colère,

où cousins et cousines jouent à d'étranges jeux,
où les médecins jettent un regard furieux sur le mari de la jeune patiente,
et les heures de la matinée où le professeur
accomplit sans y penser son devoir conjugal et s'en va déjeuner,
et, surtout, les amants adultères, qui s'aiment d'un véritable amour
sur des lits hauts et longs comme des vaisseaux :
nul doute qu'elle m'encercle sans relâche
cette grande forêt respiratoire, entremêlée
de grandes fleurs pareilles à des bouches et des mâchoires
et de noires racines en forme d'ongles et de chaussures.

(Caballero solo)

COUPLETS

La vrillesque rose dévore
et grimpe à la cime du saint :
de ses épaisses griffes
le temps retient l'être fatigué :
il enfle et souffle dans ses veines durcies,
noue le cordon pulmonaire ; alors
longuement il écoute et respire.

Mourir est mon désir, vivre est mon dessein,
moi qui ne suis qu'ustensile, chien infini,
lourd mouvement d'océan
à la vieille et noire surface.

En l'honneur de qui et de quoi, dans l'ombre,
ma guitare résonne-t-elle, vibrante,
naissant dans le sel de mon être
comme le poisson dans le sel de la mer ?

Ah, ce pays continûment fermé,
inerte, dans la zone du feu,
immobile, dans le tournoiement terrible,
sec, dans la moiteur des choses !

Alors, entre mes genoux,
sous la racine de mes yeux,
mon âme coud sans fin :
Oh, la terrifiante aiguille à l'ouvrage !

Je survis au milieu de la mer,
seul et si follement blessé,
m'efforçant seulement d'exister,
blessamment abandonné.

(Cantares)

WALKING AROUND

Voilà que je suis fatigué d'être homme.
Voilà que j'entre dans les boutiques de tailleurs et dans les cinémas
fané, impénétrable, comme un cygne de feutre
naviguant sur une eau d'origine et de cendre.

L'odeur des salons de coiffure me fait pleurer à tue-tête.
Je veux seulement un repos de pierres ou de laine,
je veux seulement ne pas voir de firmes ni de jardins,
ni de marchandises, ni de lunettes, ni d'ascenseurs.

Voilà que je suis fatigué de mes pieds et de mes ongles
et de mes cheveux et de mon ombre.
Voilà que je suis fatigué d'être homme.

Pourtant il serait délicieux
d'effrayer un notaire avec un lierre coupé,
ou de donner la mort à une nonne d'un coup de téléphone¹.
Il serait beau
d'aller par les rues avec un couteau vert
en poussant des cris jusqu'à mourir de froid.

Je ne veux plus être une racine dans les ténèbres,
vacillant, étendu, grelottant de sommeil,
toujours plus bas, dans les entrailles mouillées de la terre,
absorbant et pensant, mangeant chaque jour.

Je ne veux pas sur moi tant de malheurs.
Je ne veux plus ressembler à une racine ni à une tombe,
à un souterrain solitaire, à une cave mortuaire,
transi, mourant de chagrin.

C'est pourquoi le lundi brûle comme du pétrole
quand il me voit venir avec ma face de prison,
et il hurle sur son parcours comme une roue blessée,
tel un animal au sang chaud qui marche vers la nuit.

Et il me pousse vers je ne sais quels coins, vers je ne sais quelles maisons humides,
vers des hôpitaux où les os sortent par les fenêtres,
vers je ne sais quelles boutiques de chaussures à l'odeur de vinaigre,
vers des rues terrifiantes comme des gouffres.

1. Dans ces vers, nous choisissons de faire porter l'accent sur la motivation phonique plutôt que sur le sens, ce qui nous amène à proposer ces équivalents français aux assonances : « notario/lirio » et « monja/oreja ».

Il y a des oiseaux couleur de soufre et d'horribles intestins
qui pendent aux portes des maisons que je hais,
il y a des dentiers oubliés dans une cafetière,
il y a des miroirs
qui auraient dû pleurer de honte et d'effroi,
il y a des parapluies de toutes parts, et des poisons, et des nombrils.

Moi, je me promène avec calme, les yeux dans les trous, les chaussures aux pieds,
avec fureur, avec oubli,
je passe, je traverse des bureaux et des magasins orthopédiques,
et des cours où il y a des vêtements pendus à un fil de fer :
caleçons, serviettes et chemises qui pleurent
de lentes larmes sales.

(Walking around)

SOUS L'ÉCORCE

Avec ma pauvre raison, avec mes doigts,
avec de lentes eaux lentement inondées,
je tombe dans le royaume des myosotis,
m'abîmant dans une tenace atmosphère de deuil,
dans une salle en déchéance et plongée dans l'oubli,
parmi les trèfles amers.

Je tombe dans l'ombre, au milieu
de choses détruites,
et je contemple des araignées, et je nourris les arbres des forêts
aux bois secrets et inachevés,
et j'avance au milieu d'humides fibres arrachées
à toute une vie substantielle et silencieuse.

Douce matière, ô rose aux ailes desséchées,
m'enfonçant je gravis tes pétales
de mes pieds lourds d'une rouge fatigue,
et dans ta dure cathédrale je m'agenouille
en me frappant les lèvres contre un ange.

Car me voici devant ta couleur de monde,
devant tes pâles épées mortes,
devant tes cœurs rassemblés,
devant ta silencieuse multitude.

Me voici devant ta vague de parfums qui se meurent,
enveloppés d'automne et de résistance :
me voici entreprenant un voyage funèbre
au cœur de tes cicatrices jaunes :

me voici avec mes lamentations venues de nulle part,
sans rien qui me nourrisse, sans sommeil, seul,
passant par de sombres couloirs,
jusqu'à ta matière mystérieuse.

Je vois se mouvoir tes courants asséchés,
je vois croître des mains interrompues,
j'entends ta végétation océanique
craquer, de nuit et de fureur secouée,
et je sens mourir des feuilles au-dedans,
incorporant de verts matériaux
à ton immobilité désespérée.

Pores, veines, cercles de douceur,
pesanteur, chaleur silencieuse,
flèches plantées dans ton âme déchue,
êtres endormis dans l'épaisseur de ta bouche,
poussière de douce pulpe consumée,
cendre pleine d'âmes éteintes,
venez à moi, à mon songe sans mesure,
tombez sur ma couche où la nuit tombe
et tombe sans cesse comme une eau brisée,
et à votre vie, à votre mort agrégez-moi,
à vos matériaux dociles,
à l'inertie de vos défunes colombes,
et faisons feu, silence, et son :
embrasons-nous, taisons-nous, – et carillon.

(Entrada a la madera)